

LE

CANNIBALE DES MONTAGNES ROCHEUSES

UNE grande émotion se produisit en Amérique, lorsque le général Fremont révéla l'existence des richesses minérales du Colorado. Mais les agitations politiques qui se sont produites aux États-Unis, à partir de 1848, et la guerre civile ont entravé le développement de ce vaste territoire pendant près de vingt années. On ne commença à s'en occuper que lorsque de nouvelles explorations, exécutées par le gouvernement fédéral, après sa victoire, eurent constaté officiellement l'existence d'immenses gisements aurifères et argentifères dans le voisinage du mont Lincoln.

Alors une véritable furie s'empara des aventuriers qui battaient la Californie, et de ceux qui avaient été attirés sur les bords du grand lac Salé à la suite des Mormons.

Un certain MacGrew, qui avait la prétention de connaître les nouveaux placers, s'érigea en guide et forma une compagnie, dans laquelle il admit, moyennant le paiement d'une somme assez ronde, tous les *gentils* égarés parmi les "saints des derniers jours."

MacGrew et ses compagnons arrivèrent sans encombre jusqu'au campement d'un chef indien, nommé Ouray. Quoique cet astucieux *cacique* détestait les blancs, il les reçut avec une apparente cordialité, et s'empressa de leur donner les meilleurs renseignements sur une région épouvantable, où il espérait bien qu'ils laisseraient leurs os, à la joie intense de tous les adorateurs du Grand Esprit.

Avec une bonhomie feinte, il les engagea à chercher des gisements aurifères dans le haut de la rivière San-Juan, un des affluents les plus torrentiels et les plus pittoresques du Rio Colorado. Il leur annonça qu'ils rencontreraient des gisements d'une richesse inouïe dans la direction de Los Pinos, petite ville où se tenait alors l'agence indienne du gouvernement des États-Unis.

Trompés par l'air de bonne foi et de sympathie du misérable qui les envoyait à une mort certaine, afin que leur triste sort pût servir d'épouvantail et empêcher les blancs de les imiter, cinq volontaires se décidèrent à suivre ces perfides conseils. Il se mirent sous la direction d'un nommé Shannon Wilson Bell, homme qui avait l'expérience du métier de mineur, et qui était, par conséquent, peu excusable de s'être laissé prendre à un piège si grossier ; mais l'idée de faire rapidement fortune en s'emparant d'un placer avantageux, lui avait en quelque sorte mis un bandeau sur les yeux. C'était un grand et robuste gaillard, aux allures brutales, à la voix tonitruante ; un parfait modèle d'égoïsme, en un mot un de ces êtres violents, qui rapportent tout à eux.

Son homme de confiance, qui se faisait appeler Alfred Palker, était bien digne d'un tel chef. C'était également un mineur expérimenté, plus habile même que son chef, et qui n'était venu au lac Salé que pour se faire guérir de coliques terribles, contractées dans l'exercice de sa profession. Il sortait de l'hôpital au moment où MacGrew recrutait ses volontaires, et il s'était empressé de saisir cette

occasion pour reprendre le pic qu'il maniait avec une extrême dextérité. C'était un travailleur robuste, de taille colossale, qui avait déjà fait plusieurs fois sa fortune, mais qui fréquentait les tapis-francs, où soit en débauche, soit surtout au jeu, il dépensait son or plus facilement encore qu'il ne le gagnait.

Les chercheurs d'or ne tardèrent pas à comprendre combien ils avaient eu tort de se fier à la bonne foi d'un sauvage. Malheureusement, ils se crurent trop profondément engagés dans les montagnes du haut San-Juan pour revenir sur leurs pas, ils imaginèrent qu'ils auraient plus de chances de salut en continuant leur route vers Los Pinos qu'en revenant sur leurs pas.

Déjà très froide sous les tentes des Apaches, la température était rapidement devenue glaciale. Bientôt les neiges qu'on voyait au haut des grandes cimes étaient descendues le long des sentiers. La couche qui recouvrait le sol avait insensiblement pris une telle épaisseur que Bell avait ordonné à son monde de quitter ses chaussures et de s'enve-

fonder, dans laquelle ils se blottirent en se tenant serrés les uns contre les autres. Après avoir tombé sans discontinuer pendant plus de vingt-quatre heures, la neige cessa brusquement. Mais lorsque les explorateurs voulurent prendre un repas pour se remettre d'un assaut aussi rude, ils s'aperçurent que pendant la tourmente, et sans prévenir ses compagnons d'infortune, chacun avait trouvé le moyen de dévorer en secret les provisions qu'il portait ; il n'y avait plus dans toute la bande une seule croûte de pain ; comme il y restait encore du combustible, on se décida à faire bouillir avec de la neige les peaux dont on avait hérité.

Ce déplorable repas rendit quelque force à Alfred Palker, qui offrit à Bell d'aller à la chasse, si on lui confiait le seul fusil et les munitions que l'on possédait. Il jura solennellement sur son honneur et son salut éternel de rapporter à la communauté tout ce qu'il pourrait attraper.

Palker erra pendant deux jours ; il ne rencontra d'autre proie que deux oiseaux qu'il abattit et qu'il dévora sans prendre la peine de les faire cuire,

mais en profitant de leur chaleur naturelle. Quoique dure et coriace, la chair crue et le sang parvinrent à assouvir la faim qui déchirait ses entrailles mais non pas à lui apprendre à supporter la solitude. Le troisième jour, il se décida à revenir dans la direction de la caverne, poussé par le désir naturel à tout homme de se rapprocher de ses semblables.

Ce ne fut pas sans une émotion qui avait quelque chose de doux et d'humain qu'il aperçut Bell accroupi devant un vase en fer battu. " Il y en a donc au moins un qui n'est pas encore mort... Il a fait meilleure chasse que moi, sans prendre autant de peine. Il aura sans doute la générosité de partager..." Palker s'avança donc, un peu honteux malgré lui de n'avoir point apporté sa maigre chasse. " Bell, s'écria-t-il, Bell, mon ami, me voici... ne me reconnais-tu pas ?..."

Bell avait jusqu'ici paru complètement absorbé dans ses préparations culinaires ; il avait à peine détourné la tête... mais cette indifférence n'était qu'une feinte. A peine Palker fut-il à portée qu'il se dressa en poussant un cri rauque, et, saisissant la hachette qui pendait à son côté, il la lança avec tant de force et de précision, que Palker était perdu s'il ne s'était détourné avec un instinct surprenant et n'avait lassé passer le terrible projectile au-dessus de sa tête...

Palker n'était point homme à rester longtemps sous le coup de la surprise ; il ne

proféra aucune parole, aucun cri, mais, saisissant de la main droite la carabine qu'il portait derrière le dos, il la plaça lentement à la hauteur de l'œil, et envoya sa balle avec la précision d'un trappeur tirant sur un bison.

Atteint en plein cœur, Bell fut étendu par terre sans faire entendre le moindre cri...

Pendant que le cadavre était encore agité par quelques convulsions, Palker s'avança la main sur la gâchette, prêt à riposter aux deux autres mireurs s'ils prenaient le parti de leur chef, mais personne ne bougea... Palker avançant toujours finit par entrer dans la grotte et ne tarda pas à savoir la clef de ce silence extraordinaire.

Les trois compagnons de Bell ne bougeaient point, parce que leur chef les avait égorgés... Il avait systématiquement rangé les cadavres côte à côte, comme autant de carcasses de mouton dans un étal de boucher.



Il avait rangé les cadavres côte à côte. — (Page 301, col. 3).

lôpper les pieds dans des peaux, à la mode des Indiens. Malgré cette précaution, le plus vieux de la bande ne tarda pas à s'affaïsser sur une roche et à déclarer qu'il lui était impossible d'avancer. On n'eut pas le temps de s'arrêter longtemps à l'encourager à faire des efforts pour continuer sa route, car il rendit le dernier soupir.

Aussitôt que l'on eut reconnu qu'il était bien mort, ses compagnons le dépouillèrent des vêtements qui lui étaient devenus inutiles, sans oublier les peaux qui enveloppaient ses pieds et celle qui lui servait de paletot.

La caravane se remit en route, mais à peine avait-elle fait quelques milles, qu'elle fut enveloppée par une violente tempête de neige froide et menue qui pénétrait partout, et qui apportait l'impression de l'hiver jusqu'à la moelle des os. Les cinq infortunés étaient perdus, s'ils n'avaient eu la chance de rencontrer une sorte de caverne pro-